EXAMEN CRITIQUE

D'UN

CATALOGUE D'AUTOGRAPHES

PAR ALEX. CORBY.

Extrait du Moniteur universel

Vente du 10 mars 1847

PARIS

IMPRIMERIE PANCKOUCKE
Rue des Poitevins, 6

1847

EXTRAIT DU MONITEUR UNIVERSEL
du 26 février 1847.

EXAMEN CRITIQUE

D'UN

CATALOGUE D'AUTOGRAPHES

PAR ALEX. CORBY.

Il y a plusieurs années, à l'occasion de la vente d'une collection d'autographes(1), nous publiâmes dans le *Moniteur* (2) quelques observations sur un goût qui, sans être tout à fait nouveau, prend de notre temps une extension au moins remarquable. Pour le véritable observateur, rien de ce qui touche aux mœurs d'une nation n'est indifférent; à plus forte raison, lorsque la passion étudiée peut servir à caractériser

(1) Cette vente aura lieu le mercredi 10 mars, maison Silvestre, rue des Bons-Enfants, n° 30. On distribue le catalogue chez M. Charavay, rue Git-le-Cœur, n° 4.

(2) *Moniteur* des 15 avril et 2 mai 1843.

une époque. Or, il est certain que l'amour des recherches historiques est un trait distinctif de la génération actuelle.

Sans vouloir donner à la manie des autographes une importance plus grande qu'elle ne le mérite réellement, il est incontestable qu'elle a servi et sert tous les jours à la découverte de la vérité et à l'exhumation de documents précieux, soit pour l'histoire en général, soit pour la biographie, soit enfin pour l'histoire littéraire.

Avant de parler du catalogue que nous avons sous les yeux, nous croyons devoir essayer de défendre les autographophiles contre un préjugé qui se perpétue chez les gens du monde, et qui tend à faire passer les amateurs d'autographes pour de pauvres maniaques qui emploient une partie de leur vie à réunir de vieux parchemins, à secouer des paperasses poudreuses ou à contempler stupidement quelques lambeaux de papier barbouillés de caractères plus ou moins variés dans leur forme.

A ce sujet, nous rappellerons que, dès son origine, ce goût fut partagé par les meilleurs esprits, placés dans les classes élevées et éclairées de la société; en remontant aux temps déjà anciens, nous citerons de Béthune, Loménie de Brienne, Louvois, Colbert, Huet, Baluze, de Mesme, Ducange, le cardinal Grandvelle, d'Aguesseau, Lamoignon, de Thou, Le Tellier, le cardinal Dubois, le maréchal d'Estrées. Parmi les contemporains, nous pourrions citer MM. Aimé-Martin, le chevalier Artaud, Auger, Campenon, Feuillet, le marquis G. Garnier, le comte d'Hauterive, Hoffmann, Leber, Libri, le comte Anatole de Montesquiou, le vicomte de Morel-Vindé, le vicomte de Santarem, Villenave; des souverains, des hommes d'Etat, qu'une discrétion respectueuse peut seule nous empêcher de nommer; et certes, tout homme du monde en voyant cette brillante phalange, croira sans doute qu'une secte qui compte de tels adeptes, n'est pas une réunion d'oisifs ou de niais qui ne peuvent se regarder en face

sans faire comme les augures. Après les noms que nous venons d'écrire presque au hasard, en les prenant entre cent autres aussi distingués, nous en ajouterons un seul; mais celui-ci aura probablement du poids aux yeux des plus prévenus, car il est devenu le synonyme d'esprit dans sa plus haute acception, de génie dans sa plus vaste étendue : c'est tout simplement Voltaire!... Oui, Voltaire cet impitoyable ennemi de tous les ridicules, il partageait celui-là, si c'en est un; il aimait les autographes, il faisait cas d'une pièce écrite par une main illustre, il la conservait avec soin. Nous trouvons la preuve de ce que nous avançons dans des autographes : un amateur de Paris possède une magnifique pièce, unique, et d'un prix inappréciable par sa valeur particulière et par la note qui l'accompagne, c'est le testament du grand Frédéric, écrit tout entier de sa main, minuté avec le plus grand soin, sur un papier de deuil, daté, signé et attaché à une note de la main de Voltaire, portant ces lignes : « *Testament en vers du roy de Prusse lorsqu'il voulait mourir en* 1757, *quelques mois avant Rosbac,* ÉCRIT DE SA MAIN. » C'est en effet l'original du célèbre testament qui inspira à Chénier les vers suivants, en parlant au philosophe de Ferney du héros prussien :

> ....
> Qui t'écrivit en vers la veille d'un combat;
> Rima le beau serment de mourir avec gloire,
> Vécut, et pour rimer remporta la victoire.
>
> (CHÉNIER. *Epître à Voltaire.*)

Sans doute, on peut objecter que cette précieuse pièce, véritable relique littéraire, honorait assez Voltaire, pour qu'il la conservât avec soin; mais il est impossible de ne pas voir dans les mots : « *Ecrit de sa main.* » L'importance que l'illustre écrivain mettait à cette circonstance et le prix qu'il y attachait. Nous pouvons donc avec raison, compter le plus

grand génie des temps modernes au nombre des autographophiles.

Maintenant, nous puiserons ailleurs de nouveaux arguments en faveur de la manie des autographes, et nous les trouverons dans les progrès que fait chaque jour cette fantaisie, qui tend à devenir une science. Il y a une douzaine d'années, lorsque M. Monmerqué fit vendre sa collection, elle produisit une certaine sensation par le nombre des pièces et l'intérêt de quelques unes d'entre elles; mais ce n'était encore qu'une réunion plus curieuse qu'utile; c'était plus bibliographique que littéraire. Plus tard, vinrent deux autres ventes qui offraient déjà de nombreux documents bons à recueillir. Ensuite, les ventes qui se succédèrent assez rapidement, renfermaient des morceaux d'une véritable valeur historique; mais dans aucune de ces collections, on ne voyait dominer le but exclusif de réunir des matériaux nécessaires à l'histoire ou d'une haute portée littéraire.

Dernièrement nous eûmes occasion de signaler la vente d'une collection (1) formée par un amateur éclairé, et qui renfermait de grandes richesses autographiques; l'amélioration était immense, mais là encore, on remarquait de choquantes inégalités; beaucoup de pièces fort curieuses par leur rareté, ne présentaient qu'un médiocre intérêt par le fond. Néanmoins cette collection, telle qu'elle était composée, produisit la somme énorme de 15,000 fr. Si cela ne prouve pas que tous les amateurs considèrent les autographes au même point de vue, c'est au moins la preuve que ce goût prend un rapide accroissement, et nous serons facilement compris lorsque nous dirons qu'en moins de vingt ans, le nombre des collections s'est centuplé.

Voici venir aujourd'hui la vente d'une collection qui doit produire une vive sensation dans le monde bibliophile. Le

---

(1) *Moniteur* du 18 janvier 1847.

catalogue lui-même est un événement littéraire; il ne s'agit plus d'une sèche et froide analyse, d'une aride nomenclature de noms plus ou moins connus et qui ont besoin d'être illustrés par la note officieuse du libraire-expert ou l'érudition douteuse du commissaire-priseur. Ce catalogue est la conversation savante et spirituelle d'un habile amateur qui vous montre et vous explique une riche et brillante galerie de personnages, célèbres à divers titres sans doute, mais dont les noms éveillent toujours en vous un sentiment de curiosité ou de sympathie. On voit que l'écrivain capable de rédiger cette notice, devait être un homme de goût délicat et sévère dans le choix des pièces qu'il trouvait dignes de figurer dans sa collection. C'est l'autographomanie prise par son côté le plus élevé, et traitée avec la dignité due à la science et au culte des nobles souvenirs.

A la première vue, ce catalogue semble renfermer trop de noms modernes, car c'est ici le lieu d'avouer qu'en général, les contemporains sont moins estimés que les personnages appartenant aux temps historiques; mais lorsque la lecture de la notice nous a fait connaître le contenu de ces pièces signées de noms que nous avons connus, nous sommes obligé de convenir que l'histoire ancienne n'aurait pas pour nous le même attrait. Par exemple, on avait peut-être un peu abusé du prestige glorieux qui entoure l'époque napoléonienne, pour bourrer de noms des généraux de l'empire, les collections offertes à l'avidité des amateurs, quelle que fût d'ailleurs l'insignifiance de la pièce. Ici le règne du héros apparaît comme une grande épopée; ce n'est point un drame dans lequel le personnage principal n'est entouré que de comparses, tous les acteurs participent à l'action. C'est d'abord Napoléon lui-même, apparaissant sous l'uniforme de général, signant encore *Buonaparte,* car il commande en Italie; puis, signant Bonaparte au bas d'un ordre envoyé à son frère Louis; ensuite signant seulement d'un B, une note en réponse à une

demande du pape, il est premier consul; enfin, signant Napoléon, un ordre de payer 200,000 fr. au cardinal archevêque de Paris, il est empereur. Autour de cette gigantesque figure, viennent se grouper tous les hommes qui furent jadis quelque chose et veulent le redevenir; ceux qui sont encore quelque chose et veulent se maintenir; ceux qui ne sont rien et veulent parvenir. Nous voyons d'abord les anciens républicains qui, soit par conviction, soit parce qu'ils sont trop compromis, s'opposent à l'élévation du nouveau maître donné par la victoire; à eux, se joignent les anciens nobles et les souverains légitimes. Plus tard, ses premiers succès ébranlent les courages mal affermis; enfin sa gloire et sa fortune entraînent ceux qui naguère ne voulaient voir en lui qu'un traître ou un usurpateur.

Un conventionnel devenu diplomate (Alquier), écrit : « Je « ne me console pas de ce que l'empereur a paru croire que « j'avais négligé mes devoirs. » Un ancien républicain (Carnot) demande le grade de lieutenant général, et cette demande étant accueillie favorablement, un ministre de Napoléon (Clarke) écrit : « Je ne puis assez admirer, sire, cette gran- « deur d'âme qui vous met au-dessus des petites passions, « des petites vengeances des hommes ordinaires. Ce que fait « Votre Majesté dans cette occasion est digne de sa gloire, « qu'aucune gloire n'a égalée... » Un prince primat (Charles d'Alberg) lui écrit : « Puissent les princes de votre auguste « maison, Sire, maintenir dans les siècles les plus reculés, « l'ordre social et la paix conquis par le plus grand homme ! » Un prince de l'Eglise (le cardinal Fesch), tout en conservant une apparence de fermeté et d'indépendance, flatte le héros sous la forme la plus délicate, mais dans les termes les plus significatifs : « L'épiscopat a d'autres devoirs à exercer que la distribution des aumônes, que la célébration des saints mystères. L'humiliation n'est pas l'humilité. *Pourra-t-on concevoir que l'oncle de l'empereur, solennellement reconnu, ne soit*

pas environné de la considération attachée à un si haut rang? Votre Majesté semble réduire les fonctions de l'archevêque de Paris à des œuvres de charité, d'un administrateur, elle en a fait un père du désert... Ce n'est pas la politique qui donne les vertus, elles descendent du ciel, elles sont inspirées... Sire, que je devienne archevêque de Paris, mais que je le sois avec dignité : *il faut que je sois votre oncle si vous voulez que je me rende utile.* »

Toute cette légion de princes qui entoure ici l'empereur comme elle entourait son trône triomphal, vient déposer à ses pieds des témoignages de dévouement, de respect, de reconnaissance, comme elle l'enivrait de ses acclamations et de ses adulations; c'est une électrice, princesse de Danemark (Caroline), « qui réclame les bontés impériales pour sa malheureuse situation, et met ses intérêts, ceux de son époux et de ses enfants entre les mains bienfaisantes de S. M. I. et R. » C'est un grand-duc de Hesse-Darmstadt « qui envoie à l'empereur, par son fils, la grande décoration de son ordre auquel il n'a pas voulu donner de nom avant qu'il ne fût agréé par S. M. I. et R. » Le fils de ce prince (Emile), dit : « que deux objets ne s'effaceront jamais de son souvenir : les grandes choses qu'il a vu faire à S. M. dans le cours de la glorieuse campagne d'Allemagne, et les bontés particulières dont elle a daigné l'honorer. » Le landgrave de Hesse-Hombourg envoie son fils présenter ses hommages et respects. « Cette dernière démarche nous tirera de l'état malheureux dans lequel nous sommes tombés. » La landgrave Caroline, son épouse, dit : « Il me sera bien doux, d'après l'admiration et l'enthousiasme que j'éprouve depuis nombre d'années pour le plus grand homme de l'univers, de pouvoir me dire que c'est à ce monarque unique que nous devrons pour ainsi dire une nouvelle existence. » Un prince (héréditaire de Hohenzollern-Sigmaringen), colonel d'un régiment au service de la France, s'écrie avec douleur : « Est-il donc dans ma des-

tinée d'être privé du bonheur de faire la campagne avec la grande armée? » Un autre prince héréditaire (de Hohenzollern-Hechingen), colonel, aide de camp du ministre de la guerre, après de longs détails sur ses services dévoués, sur ses blessures, etc., etc., réclame humblement la croix de la Légion d'honneur. Un prince saxon (le duc de Weimar) s'excuse « d'avoir la hardiesse de s'approcher de la personne sacrée de S. M. I., et il aspire au rare avantage dont a joui son fils aîné, de lui être présenté. Il met son pays, sa famille et sa personne sous la magnanimité de l'empereur. » Un prince prussien, placé dans une position très-précaire, expose sa situation en des termes fort pressants, mais qui ne manquent pas de dignité. Il termine par cet appel à la générosité de l'empereur : « La nécessité, Sire, n'a pas de loix, et « je suis persuadé que vous ne voudrez pas que le seul frère « de Frédéric II, qui reste de sa famille, soit dans le cas de « manquer du nécessaire. »

C'était peu pour le César moderne de voir s'humaniser de farouches républicains, de voir fléchir ces nobles, d'abord si dédaigneux de sa récente légitimité; de recevoir l'encens prodigué par tous ces princes de second ordre, si nous pouvons nous exprimer ainsi; il voit s'incliner devant lui des fronts qui devaient porter la couronne royale. Un prince qui, plus tard, fut roi, écrit à Napoléon, que le trésorier général de S. M. I. vient de lui remettre la somme qu'elle a daigné lui faire avancer, bonté à laquelle la position où il se trouve lui fait attacher un double prix..... « Dégagé de tous les liens qui, dans l'avenir, eussent pu porter quelque atteinte à l'attachement respectueux que je vous ai voué pour la vie, je mettrai mon bonheur à vivre sous vos yeux... » Un autre prince, qui devint roi aussi, exprime de vifs et respectueux remercîments pour le commandement d'une division de troupes que l'empereur lui confie.

Arrivé à l'apogée de sa gloire, Napoléon reçoit des plus

puissants monarques d'éclatantes protestations d'affection, de dévouement ou d'admiration; l'empereur de Russie écrit : « ...... Je suis on ne peut plus sensible à toute la confiance que l'empereur me témoigne et à toute la galanterie qu'il met dans ses procédés envers moi. Je vous charge de lui en exprimer toute ma reconnaissance et lui réitérer qu'il n'a pas d'ami ni d'allié plus fidèle que moi... » Un autre souverain fait écrire par son fils : « .... Votre Majesté ne doutera pas de la douleur profonde que j'ai ressentie en apprenant le mécontentement que des représentations inconsidérées ont fait naître aux administrateurs français en Prusse. Le roi, auquel je tiens par les liens les plus sacrés du sang, du dévouement et de l'amitié, le roi, Sire, partagera avec moi cette tristesse extrême. Il n'aura d'autre consolation que celle que lui inspire la conscience de la pureté de ses sentiments... Il punira quiconque oserait agir contre les hautes intentions de Votre Majesté... Il ne cessera d'employer tous les moyens de déférence et de zèle pour se concilier l'amitié de la France... Que ne puis-je, appelé auprès de l'auguste personne de Votre Majesté, détruire le germe de méfiance qui éloigne l'époque du bonheur de ma patrie! C'est de vos mains, Sire, que nous attendons des jours plus heureux!.... »

Un autre monarque, fait à l'empereur des remercîments sur la part qu'il a bien voulu prendre à la perte de son père, et dit à ce sujet : « Rien ne pouvait m'être plus précieux que cette nouvelle marque de sa bienveillance; la mériter par mon dévouement à son auguste personne, aux intérêts de son empire et à la gloire de son règne, sera l'objet constant de mes soins.... » Le souverain pontife, lui-même, apprenant que Bonaparte vient de rétablir le culte catholique en France, est saisi d'une sainte exaltation, il écrit au nouveau Constantin, que son cœur s'ouvre à l'espérance : il recommande les intérêts de l'Eglise au héros qui va rivaliser avec les plus glorieux souverains de la France. *I più gloriosi reggitori della Francia.* Il

invoque sa générosité, sa grandeur, sa justice, et il attend l'achèvement de la grande tâche qu'il a entreprise. « *Per dare il più sollecito compimento alla grande opera da voi intrapresa del vitabilimento della Cattolica religione in Francia. . . .* »

La fortune de Napoléon était trop prodigieuse pour être durable, son étoile si resplendissante pâlit ; alors, seulement alors, celui qui n'avait entendu que des louanges et des adulations, entendit quelques dures et tristes vérités : sa puissance chancelait. L'intendant de la grande armée (le comte Daru) entretient l'empereur des difficultés de la campagne de Russie; il rend compte des événements qui ont amené la perte des trophées enlevés de Moscou. « Les dernières marches ont été très fatales à plusieurs personnes d'un grade élevé. Les généraux Lariboisière et Saint-Germain sont morts. L'ordonnateur Joubert a péri de froid sur la route. On n'a point revu le baron Desgenettes depuis Wilna. La présence du roi de Naples rassure l'armée... » Une lettre du ministre Maret (le duc de Bassano) et datée de Wilna le 20 novembre 1812, peint son anxiété : « Point d'estafettes du quartier impérial. Chaque journée qui s'écoule est la plus longue, la plus pénible de sa vie. » A l'intérieur, l'orage gronde plus sourdement, mais sans être moins redoutable; le ministre de la justice (le duc de Massa), écrit à Napoléon « sur la nécessité d'arrêter les placards incendiaires « par la terreur de la justice : la loi prononce la peine de « mort !... » En lisant ces lettres, ne croirait-on pas assister au dénoûment de ce drame inouï qu'on appelle l'empire !... Nous avons parlé du drame, voici maintenant l'épilogue : La princesse qui fut la compagne du grand homme, dans une lettre adressée au roi de Naples, montre une résignation que la postérité seule jugera avec impartialité ; la fille des Césars, la souveraine du plus bel empire du monde, dit : « Je viens de prendre possession de mes Etats de Parme. Tous mes vœux se bornent à y trouver une existence douce et paisible qui me

dédommagera des sacrifices que j'ai portés au repos et au bonheur de l'Europe. »

On peut apprécier, d'après les citations qui précèdent, l'importance des pièces qui se rapportent à l'époque napoléonienne; et l'on conviendra qu'une semblable collection n'est pas uniquement destinée à des études physiognomoniques ou à devenir un vain reliquaire. Nous nous sommes arrêté longuement sur la partie du catalogue qui concerne cette période historique, parce que nous n'avons pas encore vu paraître en public une pareille réunion de documents modernes, vraiment importants. Le plus ordinairement, les papiers qui touchent aux personnages contemporains, lorsqu'ils offrent de telles révélations, sont conservés dans les familles ou soustraits à l'avide curiosité des étrangers. Cette fois, il en est autrement, des écrits que tant de personnes avaient intérêt à tenir cachés ou à les anéantir, vont être étalés sur la table d'un commissaire-priseur; c'est un fait affligeant. Il est vrai que ce sera l'occasion de retirer des mains indiscrètes ou profanes ces nombreux témoignages des faiblesses humaines; mais encore, sous ce point de vue, le pays fera une perte; car tout ce qui relève l'éclat du nom de l'empereur rejaillit sur notre belle patrie. Nous verrons pleuvoir sur le tapis des enchères des ducats, des florins, des pistoles, des sequins, des thalers, des rixdales, des piastres, un échantillon de toutes les monnaies européennes, cela est vrai; mais nos archives nationales compteront de moins de précieux trophées.

Si les pièces auxquelles nous faisons allusion excitent un sentiment de convoitise, étranger à la science bibliographique, heureusement il n'en sera pas de même pour d'autres documents non moins précieux à des titres différents. Nous regrettons que l'espace nous manque pour citer quelques passages des lettres admirables qui se rapportent aux règnes de Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV,

Louis XVI, et dont la simple énumération offrirait déjà un vif intérêt.

Les lettres de la trop galante Sophie Arnould; de Bussy-Rabutin, qui fit plus de blessures avec la pointe de sa plume qu'avec celle de son épée; de ce brillant Lauzun, l'*aimé* de Mademoiselle; de ce Montmorency-Bouteville, trop célèbre par ses duels et par sa fin tragique; de Richardson, l'auteur de Clarisse Harlow; de l'infortunée Mme Roland, trop cruellement punie « d'avoir voulu voir les choses de près, » et d'avoir cru « que l'usage ne s'était pas encore introduit de lanterner (pendre à la lanterne) les femmes. » Toutes ces lettres sont de véritables portraits.

Nous ne prendrons pas à tâche de rappeler toutes les pièces dignes de remarque dans ce catalogue, la nomenclature en serait trop longue. Que dire, par exemple, de la lettre où ce Henri VIII, tyran dans sa famille, dans l'Etat, dans la religion, soupire aux pieds d'Anne de Boleyn, qui deviendra sa victime? Que dire des deux lettres amoureuses du roi Henri à Gabrielle? La lettre de Mme de Sévigné à sa fille est introuvable, et celle de Marie Stuart est son testament de mort. Calvin se défend des meurtres commis par la réforme; le grand Philippe Sidney mourant appelle un ami pour expirer entre ses bras; Louis XIV éconduit une reine intrigante; Mme des Ursins prépare sa puissance en Espagne; Mme de Maintenon se fait homme d'affaires; Louis XVI s'interpose entre deux rois pour les réconcilier; Marie-Antoinette règle avec l'empereur Léopold les mesures militaires à prendre contre la France révolutionnée; et Mme Elisabeth écrit une de ces lettres touchantes qui rendent sa mémoire si attendrissante et si sainte. A côté de tout cela, figure la lettre où le futur roi Murat change son nom en celui de Marat, pour se montrer digne de ses frères les Jacobins.

De superbes lettres d'Elisabeth d'Angleterre, de Frédéric II, de Grotius, de Jacques II, de Ninon de Lenclos, de

Jean Law, de Marlborough, de Rabelais, de saint Vincent de Paul, de Théodore de Besze, de Rubens, de Lesueur et du Puget; deux pièces capitales du grand Racine, deux non moins piquantes de Despréaux; une fable, l'une des plus belles de La Fontaine, et deux de ses contes, ne sont pas, avec des autographes de François Ier et de François II, de l'illustre Galilée et de Cujas, de Malherbe et de l'historien ecclésiastique Claude Fleury, les moindres ornements de ce catalogue.

Rien n'est parfait, le soleil même a des taches, et malgré l'éclat remarquable de cette collection, malgré le mérite tout exceptionnel de la rédaction du catalogue, qui restera comme une des plus piquantes curiosités bibliographiques, nous adresserons un reproche à son auteur : Pourquoi, à côté des grands noms que nous venons de citer, voyons-nous tant de noms d'un ordre inférieur, fort intéressants encore il est vrai, mais qui sont écrasés par un redoutable voisinage. Nous savons bien que tout astre a ses satellites, et qu'autour du nom gigantesque de Napoléon, viennent graviter des noms qui reçoivent un certain lustre de ce météore éblouissant; mais, que nous dira-t-on, pour justifier l'admission de cette lettre d'un artiste dramatique, écrivain et dessinateur, qui se termine « par une tirade, dans le goût de Vadé, sur les légumes. » Pourquoi cette autre lettre d'un romancier beaucoup trop populaire et beaucoup trop fécond, qui roule sur des plaisanteries, telles que nous ne pouvons les transcrire, et qu'Arnal ne saurait les risquer même en temps de carnaval. Une autre objection, qui nous paraît plus grave, portera sur le peu d'égards qu'on montre pour des familles que l'exhibition de certaines lettres peut blesser dans des sentiments toujours respectables; il est de ces pièces qu'un amateur peut, sans scrupule, garder dans son cabinet, mais qu'il ne doit pas attacher au pilori de la malignité publique. Pourquoi, enfin, recueillir avec tant d'empressement et cataloguer avec tant d'emphase, ces monstres qui n'apparaissent au sein de

la société, que pour faire sa honte et son désespoir, et dont la célébrité est en raison de l'énormité de leurs forfaits? N'est-ce point encourager cette brutale passion de renommée, qui la fait chercher jusque dans les crimes les plus atroces? Leur admission dans la collection d'un homme éclairé est non-seulement un manque de tact, c'est une atteinte portée à la morale. En commençant notre article, nous constations les progrès de la science autographique; nous la croirons encore plus avancée, lorsque nous ne verrons plus les noms de Louvel, Fieschi, Alibaud, Darmès, Papavoine, Lacenaire, accolés à ceux de Fénélon, Vincent de Paul, Francklin, Belsunce, Sully et Montyon.

Nous terminerons par une remarque, dont nous sommes fier pour la presse française en général, et particulièrement pour le journal dans lequel nous avons l'honneur d'écrire : Sous le n° 358, nous trouvons une lettre du célèbre poëte milanais, Vincent Monti ; dans cette lettre, écrite au spirituel et savant voyageur Mimault, alors secrétaire général du ministère des relations extérieures d'Italie, et qui, plus d'une fois, enrichit les colonnes du *Moniteur* de ses précieuses observations archéologiques ou littéraires, le poëte exprime son désespoir du silence que garde le *Moniteur universel* sur ses poésies, et des critiques qu'elles essuient en France : « Pour plaire à ces Français, dit-il avec un plaisant dépit, il faut être un poëte de quatre pieds... » Ce qui ne l'empêche pas d'implorer l'appui du journal de Ginguené comme une grande faveur. Nous formons des vœux pour que nos descendants retrouvent dans les collections d'autographes, de pareils témoignages d'estime donnés à la critique de nos jours.